

Quelques commentaires sur l'usage récent de l'œuvre de Fernand Dumont

Julien Massicotte

Résumé

Dans cette étude, l'auteur tente, en premier lieu, de comprendre la nature du rapport qu'entretiennent les intellectuels québécois contemporains les plus importants avec l'œuvre dumontienne. On se rend vite compte que certains thèmes abordés par ces penseurs les rapprochent de l'œuvre de Dumont. La filiation intellectuelle est même parfois ouvertement affichée. Ces thèmes, la nation, la mémoire et la question du politique, ne suffisent cependant pas à situer ces intellectuels québécois dans une perspective proprement dumontienne. Dans un deuxième temps, l'auteur soulève les différences notables qui séparent Dumont de ses successeurs intellectuels, notamment en ce qui concerne les clivages sociaux et la question du religieux.

Il semble que l'on n'ait jamais autant écrit sur Dumont depuis sa mort en 1997. Au cours des dix années qui nous séparent aujourd'hui des derniers souffles du professeur de Laval, plusieurs ont manifesté une attention marquée pour son œuvre savante, et nombreuses sont les publications de qualité qui en témoignent¹. Cependant, l'intérêt prêté à Dumont ces dernières années se borne, sauf exception, à une facette spécifique de son œuvre autour de laquelle débattent un certain nombre d'intellectuels québécois. On s'est surtout penché sur la manière dont Dumont avait traité la question nationale, en particulier au moment des dernières années de sa vie. Or, il est utile de souligner qu'il publia lors de cette période deux ouvrages importants, *Genèse de la société québécoise* et *Raisons communes*, dont certaines des thèses furent reprises, débattues ou répudiées publiquement². Plusieurs auteurs ont repris à leur compte certaines des thèses et notions dumontiennes, tout en rejetant certaines autres. La plupart de ces auteurs, historiens et sociologues, investissent

l'espace public québécois en tant qu'intellectuels, et leur influence n'est pas à négliger sur le plan de la «question nationale». Chacun de ces intellectuels possède une pensée forte et est l'auteur d'au moins un livre important, portant la plupart du temps sur un versant ou l'autre de la «question du Québec»: les sociologues Jacques Beauchemin et Joseph Yvon Thériault, le sociologue et historien Gérard Bouchard, formé à la maîtrise par Dumont, et l'historien Jocelyn Létourneau³. Le présent article se veut un prétexte pour explorer, de manière trop brève et trop schématique, la façon dont les meilleurs intellectuels québécois contemporains reçoivent, présentent et critiquent l'œuvre dumontienne. Seuls certains thèmes sont abordés par ceux-ci: la nation, l'identité collective et l'histoire québécoise; d'autres thèmes, tels la religion ou les clivages sociaux, faisant pourtant partie intégrale du corpus dumontien, n'ont même pas été considérés comme digne de mention.

Pleins feux sur l'identité nationale

Les intellectuels ayant traité de l'œuvre dumontienne l'ont fait en lien avec leur propre conception de la nation, sujet de prédilection de chacun d'entre eux. Résumons ici les positions et les réflexions de ces derniers, en grossissant parfois le trait. Bouchard s'ingénie à reformuler la nation autour d'un axiome qui s'accorderait bien avec le pluralisme qu'il conçoit comme contemporain; il propose une définition de la nation plus fonctionnelle, moins culturelle et mémorielle, accommodant le plus grand nombre, et permettant un rassemblement communicationnel. Beauchemin s'attaque à cette question et constate que les intellectuels québécois ont mauvaise conscience lorsqu'on évoque le passé canadien-français, qui tient pourtant lieu de fondation de l'identité collective et du projet d'émancipation politique des souverainistes québécois. Thériault en arrive au même constat, mais par un chemin différent. Une analyse approfondie et érudite de l'américanité servant à l'interprétation de la société québécoise, ainsi qu'une critique de la vague moderniste en histoire et en sociologie québécoise depuis la Révolution tranquille, l'autorise à arguer qu'il existe bien un rejet de la mémoire canadienne-française au sein de la culture savante québécoise, un rejet auquel il faudrait remédier. Létourneau espère quant à lui procéder à un *paradigm shift* en se défaisant du vocable de «nation». Pourtant, il est sans doute de tous les auteurs (avec Bouchard, peut-être), celui qui discute le plus du concept, lui attribuant la plus haute prépondérance. Il souhaite, en outre, dénationaliser le récit québécois, c'est-à-dire le sortir d'une orientation nationaliste particulière.

Trois thèmes, qui paraissent préoccuper passablement les intellectuels contemporains, absorbaient pareillement Dumont : la nation, la conjoncture politique et la mémoire. Non seulement les intellectuels contemporains s'inspirent-ils et discutent-ils de thèmes dont Dumont s'inspirait et qu'il critiquait, mais ils suivent également les traces de son oeuvre, souvent directement. Par exemple, Thériault le citera fréquemment dans son livre sur l'américanité, voyant en lui un parangon intellectuel, l'illustration d'une pensée ayant su cerner la gravité de la mémoire et de l'intentionnalité historique nationale. Beauchemin s'inspire également de ces traits et plus particulièrement du communautarisme dumontien. Chez Bouchard et Létourneau, on reprend la notion de référence en focusant, surtout chez Bouchard, sur celle des cultures première et seconde.

Certains de ces intellectuels ont critiqué ouvertement un aspect ou l'autre de l'œuvre dumontienne. L'exemple le plus notoire, également l'admonition la plus bruyante, fut celle de Bouchard, dans *La nation au futur et au passé*. Il estimait l'œuvre de Dumont, principalement sa *Genèse de la société québécoise*, l'illustration la plus achevée du nationalisme ethnique au Québec. Pour Bouchard, ce nationalisme, largement nourri de racines canadiennes-françaises, est difficilement conciliable avec les défis posés par le pluralisme actuel. L'interprétation de la nation avancée par Dumont est donc, selon lui, à proscrire. Létourneau aussi se tient à distance de certains aspects de l'œuvre dumontienne, particulièrement de sa lecture « misérabiliste » de l'histoire québécoise : Dumont, au même titre que l'ensemble des chercheurs s'intéressant à la société québécoise, n'avait pas su déceler l'ambivalence ontologique des Québécois ; il n'a reconnu dans l'histoire que des tentatives avortées d'institution politique de la nation. Ceci est principalement attribuable, selon Létourneau, au fait que la notion de nation aurait épuisé toute sa pertinence théorique. Thériault, moins critique que les deux auteurs précédents, reproche pourtant à Dumont le « québécocentrisme » de sa lecture du Canada français.

Les intellectuels contemporains possèdent l'ambition commune de refonder le récit national (ou collectif), de restructurer les divers éléments composant la mémoire et de concilier l'espace politique aux normes du pluralisme et du « corporatisme identitaire »⁴. On n'hésite pas à entreprendre le décryptage des mystères de la nation, mystères qui découlent surtout de la difficulté à rendre la notion de nation compatible avec les différentes sensibilités qui habitent le Québec contemporain. La nation doit pouvoir devenir un lieu dont l'ouverture sera la plus

grande possible. De la même manière, la mémoire collective doit aussi subir ce travail de redéfinition et d'ouverture, puisque le passé paraît former le matériau dont est fait le présent. L'exemple de la nation bouchardienne revient à l'esprit : pour accommoder tout le monde, pour rendre le projet d'une nation indépendante acceptable, la nation reposera dorénavant sur le médium communicationnel par excellence qu'est la langue française. La mémoire aussi devra être reconstruite selon le canon des idéologies contemporaines, et sera tenue d'inclure équitablement à sa membrane toutes les « différences » ethniques, religieuses et sexuelles. Les études actuelles de la mémoire, et plus généralement du passé canadien-français, possèdent une propriété de présentisme assez accentuée ; on investit beaucoup la pensée et des soucis contemporains dans l'étude du passé, au point où il devient difficile d'affirmer que l'on cherche à comprendre ce même passé pour ce qu'il fut réellement, ce que furent les intentions et les visions de ses habitants, etc. Beaucoup de projections caractérisent l'historiographie contemporaine et sa tentative de réécriture de la mémoire. Les intellectuels d'aujourd'hui ne s'accordent certainement pas sur la manière ni sur l'envergure des altérations que la mémoire doit essuyer ; tous s'accordent cependant sur le fait qu'elle doit subir, jusqu'à un certain point, une cure de rajeunissement. Le politique est abordé, mais d'une manière neutre et dédramatisée, dénuée de positions idéologiques fortes, avare d'analyse de partis et de conjonctures politiques. Le mot clé de l'analyse politique des intellectuels québécois contemporains : l'ambivalence. Introduit d'abord par Létourneau, le terme devient une expression qui sert chacun des auteurs. Bouchard et Lamonde⁵ l'utilisent pour décrire l'américanité du Québec, et Létourneau pour la question nationale. L'analyse et la compréhension du politique recoupant souvent celle de la nation, on peut lire et déduire les positions politiques et idéologiques de ces auteurs. Elles ne sont cependant jamais clairement défendues ni assumées, exception faite de celle de Beauchemin. Néanmoins, tous partagent, dans l'effort de compréhension d'ensemble du Québec, et en revisitant des thèmes que Dumont aussi aimait aborder – la nation, la mémoire, le politique –, un souci d'accommodation par rapport au pluralisme et à une conception ambivalente de la nation⁶.

C'est un large fossé qui semble séparer la pensée de Dumont de celles de ses successeurs intellectuels. Pour Dumont, la nation s'irriguait par la culture, s'instituait par le politique. Cette culture était celle du Canada français, ce que lui reprochait par ailleurs Bouchard (mais non les trois autres intellectuels⁷). Il en est ainsi du politique comme du mémoriel, constamment nourri par une culture première. La mémoire composait

un lien organique et vivant entre le présent et le passé; comprendre les intentions et les actions de ceux qui nous ont précédés pouvait permettre, croyait Dumont à la suite de Tocqueville, d'éclairer l'avenir. Le politique primait comme lieu où l'on discutait du bien commun, sous la houlette assumée d'utopies et d'idéologies clairement définies. La société faisait office de « conflit d'interprétations », d'idéologies et d'utopies renvoyant par ailleurs aux rapports sociaux, bien réels.

Ce qui sépare le chercheur et intellectuel Dumont de ses successeurs peut se mesurer par plusieurs différences notables. L'une d'elle est conceptuelle; si la plupart des auteurs qui nous occupent ici se réapproprient des notions dumontiennes, ils ne les intègrent, la plupart du temps, que partiellement. La notion de référence⁸, sous la plume de Létourneau, ne renvoie ni à la nation, ni à la classe sociale ou à la communauté religieuse, elle devient une pure formalisation servant à cerner une « collectivité » dont on fait l'économie du contenu. Bouchard et Lamonde utilisent des notions qu'on sent dérivées de l'œuvre dumontienne: culture première et seconde, savante et populaire, imaginaire collectif, ce dernier concept s'apparentant chez Bouchard à la référence dumontienne. À la différence de leur ancien professeur, ces deux historiens choisissent de percevoir les deux hauteurs de cultures comme imperméables l'une à l'autre, alors que la théorie de la culture dumontienne se veut en fait tout le contraire; elle prend la forme d'une constante dialectique entre ses deux points cardinaux par les médiations que sont le langage, l'action et les idéologies⁹. Une seconde différence majeure entre Dumont et ces intellectuels se laisse bien cerner, il me semble, par la « réification identitaire »¹⁰ qu'ils pratiquent. S'ils n'hésitent pas à évoquer l'unité perdue de la québécoïté, sa complexité infinie et sa composition pluraliste, chacun à sa façon comprend le Québec comme s'il s'agissait d'« une seule et même grande personne »: un sujet, avec soit une intentionnalité, un dédoublement de personnalité sérieux ou une ambivalence ontologique. Il suffit de lire la *Genèse* de Dumont pour voir à l'œuvre la société québécoïse se formant en tiraillement constant, aux prises avec des rapports sociaux et de classe discordants, des conflits idéologiques et économiques, pour mesurer le fossé le séparant de ses héritiers intellectuels. Ces derniers adoptent des postures savantes s'inscrivant dans le culturel et l'identitaire, peut-être même davantage que l'auteur du *Lieu de l'homme*. En troisième lieu, le rapport qu'entretiennent les intellectuels avec la mémoire est d'une autre nature que celui qu'affectionnait Dumont. Si ce dernier s'inquiétait de *L'avenir de la mémoire*¹¹, c'est-à-dire du lien désormais trouble, brisé, rompu que les contemporains entretiennent avec cette dernière, et à

l'égard de laquelle lui-même adoptait une perspective herméneutique et de continuité (il interprétait la mémoire *à partir* d'une mémoire, et non d'un quelconque degré zéro), les héritiers du professeur de Laval l'abordent plutôt avec une grande liberté interprétative. On croit qu'il faille refonder à neuf une mémoire désormais incompatible avec une conjoncture pluraliste. L'analyse politique est la même; c'en est une de compromis, que la notion d'ambivalence, acceptée par tous ces auteurs, cristallise admirablement.

Des questions de second ordre

L'attention accordée par les intellectuels québécois contemporains à une portion spécifique et, somme toute, limitée de l'œuvre dumontienne résulte sans doute moins d'une lecture biaisée et sélective de l'œuvre qu'à un changement complet de vision globale de ce qu'est la société au sens large et le Québec en particulier. En ce sens, ces intellectuels sont totalement représentatifs d'une mouvance beaucoup plus large, embrassant la grande partie de la production savante et intellectuelle d'ici. Illustrant cette tendance, une analyse des nouvelles revues effectuée par la sociologue Andrée Fortin expose la volonté des intellectuels ou des chercheurs contemporains à souhaiter l'instauration d'espaces de débats et d'échanges, mais en l'absence toutefois d'une vision globale de la société ou d'une présence d'idéologies (politiques et sociales) fortes¹². Cette mouvance est totalement étrangère à la démarche de Dumont.

Il existait pour Dumont plusieurs facettes à la réalité sociale, et donc maintes manières pour l'intellectuel de s'engager dans les débats cherchant à définir les contours de la cité. Le nationalisme fut certainement l'une d'elles, mais pas la seule. Il est possible d'inscrire l'œuvre dumontienne à l'intérieur de trois traditions intellectuelles, ou pour parler comme Dumont lui-même, de trois traditions critiques: le nationalisme, le socialisme et le christianisme¹³. Plusieurs des ouvrages de Dumont résident dans l'une ou l'autre de ces traditions et, à quelques exceptions près, dans les trois à la fois¹⁴.

Le Dumont qui se préoccupe d'égalité situe sa démarche en continuité avec une série de «vieux auteurs» qui croyaient en la possibilité d'une utopie ou d'un projet social. La tradition à laquelle adhère ici Dumont constitue bien davantage qu'une idéologie se réduisant platement mais utilement à la réduction des inégalités concrètes; bien plus, la société qui se rêve égalitaire – parce que pour Dumont, les sociétés rêvent – reprend à son compte le rêve d'une existence authentique et juste pour chacun. Le socialisme constitue un choix, une option de pouvoir par laquelle la

société peut s'orienter. Dumont, durant les années 1970, s'intéressait à la pauvreté, mais surtout aux attitudes et aux réactions face à cette dernière, car elle tendait sans le vouloir un miroir à la société entière.

L'anthropologie dumontienne accorde une part importante, peut-être même sa part la plus importante, au christianisme, et plus fondamentalement à l'acte même de la foi. Dumont n'avouait-il pas, à la toute fin de sa vie, avoir écrit *Pour la conversion de la pensée chrétienne* au tout début de sa carrière parce qu'il estimait la question d'une réforme chrétienne et d'un rapprochement des institutions et des valeurs vécues des croyants comme étant la plus urgente¹⁵? La pensée de Dumont est fortement teintée d'humanisme chrétien; loin d'être dépassée, la référence chrétienne constitue pour lui l'accomplissement (et l'idéal) même du fait moderne, dans l'idée d'une communauté de référence reliée par le partage de mêmes valeurs spirituelles qui, au lieu de renoncer au monde, s'y inscrivent d'emblée. La communauté chrétienne dont traite Dumont doit constamment faire face aux défis de l'histoire, et en cela, démontre la constante nécessité de réactualiser, de repenser et de réinterpréter les origines selon le contemporain.

Dumont conjugait aisément les trois traditions qui lui tenaient à cœur. L'expression « socialisme d'ici », souvent utilisée durant les années 1970, traduit bien son état d'esprit, et le positionnement respectif de ses engagements. Pour Dumont, discuter de la société québécoise en excluant l'un ou l'autre de ces thèmes relevait carrément de l'impensable¹⁶. Même s'il reconnaissait bien, vers la fin de sa vie, le manque d'intérêt de ses concitoyens pour le sort destiné aux legs de ces traditions, lui-même est toujours demeuré fidèle à ces quelques « intentions primordiales ».

Les étoiles les plus brillantes du firmament intellectuel contemporain se réclament d'un versant ou de l'autre de la pensée de Dumont et, contrairement à lui, boudent la perpétuation ou le renouvellement de cette quête d'équité au sein de la cité, tout comme ils boudent les interrogations sur le sort du religieux au sein du Québec d'aujourd'hui, questions semblant les laisser dans l'indifférence. Alors que la plupart de ces intellectuels vouent d'impressionnants efforts à comprendre l'héritage légué par le Canada français, l'absence d'une analyse historique fouillée de l'Église, de son rôle, de son importance, demeure pour le moins étonnante. Il est vrai qu'une jeune génération de sociohistoriens, inspirée de ces intellectuels, et se réclamant souvent de Dumont, s'attache à comprendre le rôle joué par l'Église. Mais là encore, on choisit bien son héritage: sauf d'importantes exceptions, on rejette les traditions nationaliste et socialiste à l'œuvre chez Dumont.

Ce dernier aspect, le « socialisme d'ici », n'est nulle part présent dans les ouvrages des intellectuels qui nous occupent. Pourtant, on sent bien qu'un souci concernant le sort de la cité les anime; Thériault ne se lasse pas de discourir, d'une subtilité théorique à l'autre, de la démocratie et des institutions politiques modernes; Beauchemin et Bouchard montrent avec finesse les défis à venir que pose le pluralisme; Létourneau, plus que quiconque, se préoccupe du bien-être de ses concitoyens et de la possibilité de l'historien à y contribuer. Bref, ces penseurs sont épris, on l'entrevoit sans difficulté, d'un souci du bien commun et sont convaincus de la nécessité de repenser une éthique sociale. La préoccupation dumontienne pour les clivages sociaux n'est pourtant pas partagée par ceux-ci, on est plutôt enclin à aborder d'emblée l'aménagement de la mémoire ou la « gestion de l'altérité¹⁷ ». La « mauvaise conscience » des intellectuels québécois, comme le dit Beauchemin, ne semble concerner que la mémoire nationale, alors que pour Dumont, la mémoire comportait également les aspects sociaux et religieux. Chez Dumont, les pauvres formaient, par le miroir qu'ils tendent continuellement au reste de la société, la mauvaise conscience de cette dernière¹⁸. La nouvelle version de la société québécoise des intellectuels contemporains n'a plus de place pour les pauvres, on la croirait même sans pauvreté. De la même manière, on n'aborde le religieux que par la périphérie. Il faudra bien un jour se questionner, rétrospectivement, sur la nature de ces refoulements qui caractérisent l'univers intellectuel contemporain québécois.

Conclusion

Il faut bien se le demander: les intellectuels québécois actuels travaillent-ils dans l'ombre d'un Dumont pourtant mort, d'une figure intellectuelle tellement imposante qu'elle aurait forcé ses continuateurs à penser à partir de son héritage, ou laissent-ils dans l'ombre des pans pourtant incontournables de l'œuvre du sociologue de Laval? Un peu des deux, sans doute. S'ils partagent avec Dumont une partie des questionnements liés à la mémoire, la question nationale et l'évolution politique du Québec, bien que les traitant de manière différente, un grand fossé les sépare de lui. Dumont possédait une vision globale de la société québécoise (et plus largement de la société moderne occidentale), vision où s'articulait un souci de justice sociale et d'équité, ainsi qu'un questionnement et une préoccupation tournant autour des valeurs spirituelles et religieuses. Des ouvrages comme *La vigile du Québec* ou *Raisons communes* illustrent en ce sens la pensée de Dumont: il lui était impensable de dissocier de son analyse et de son engagement

national les traditions socialiste et chrétienne qu'il avait aussi faites siennes tout au long de son œuvre. En cela, Dumont semble être un penseur d'une autre époque, qui n'intéresse que bien partiellement les intellectuels contemporains les plus en vue au Québec. Malgré tout, il faudra peut-être un jour revisiter ces pans pourtant essentiels de son œuvre, aujourd'hui dans l'ombre.

Notes

1. Plusieurs revues savantes ont consacré à Dumont des numéros spéciaux: *Laval théologique et philosophique* (vol. 55, n° 1, 1999); *Carrefour* (vol. 21, n° 1, 1999); *Bulletin d'histoire politique* (vol. 9, n° 1, automne 2000); *Recherches sociographiques* (vol. XLII, n° 2, 2001); *Voix et Images* (vol 79, automne 2001). Un certain nombre d'ouvrages lui furent aussi voué récemment: Simon Langlois et Yves Martin (dir.), *L'horizon de la culture, hommage à Fernand Dumont*, Québec, PUL et IQRC, 1995; Jean-Philippe Warren, *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont*, Québec, PUL, 1998; Pierre Lucier, *La foi comme héritage et projet dans l'œuvre de Fernand Dumont*, Québec, PUL et IQRC, 1999; Paul-Marcel Lemaire, *Portrait inachevé de Fernand Dumont*, s.l., Éditions du Marais, 2000; et Julien Massicotte, *Culture et herméneutique. L'interprétation dans l'œuvre de Fernand Dumont*, Québec, Nota bene, 2006.
2. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, et *Raisons communes*, Montréal, Boréal, 1993. Simon Langlois et Harry Hiller ont classé la *Genèse* de Dumont parmi les meilleurs ouvrages de la sociologie québécoise francophone (ainsi que *Le lieu de l'homme*, Montréal, HMH, 1968). Voir «The most important Books/articles in Canadian sociology in the twentieth century: a report», *The Canadian Journal of Sociology/Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 26, n° 3, 2001.
3. Les livres dans lesquels ils travaillent à partir ou contre la pensée de Dumont sont les suivants: Jacques Beauchemin, *L'histoire en trop*, Montréal, VLB, 2002; Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir*, Montréal, Boréal, 2000; Gérard Bouchard, *La nation au futur et au passé*, Montréal, VLB, 1999, et *Genèse des sociétés et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000; Joseph-Yvon Thériault, *Critique de l'américanité*, Montréal, Québec-Amérique, 2002. J'aurais pu également inclure des penseurs comme Yvan Lamonde ou Jocelyn Maclure, mais je les considère moins rattachés à la pensée de Dumont. Pour ce qui est de Serge Cantin, bien qu'il ait lui aussi écrit en livre s'inspirant beaucoup de la pensée de Dumont (*Ce pays comme un enfant*, Montréal, l'Hexagone, 1997), et malgré qu'il ait confronté à quelques reprises ses idées à celles de Létourneau et de Bouchard – contrairement aux auteurs dont il sera question dans cette étude –, nous l'excluons du portrait d'ensemble présenté ici étant donné qu'il est difficile de trouver chez lui la moindre critique de Dumont. D'ailleurs, il se considère lui-même disciple de celui-ci et endosse la plupart de ses idées.
4. Jacques Beauchemin, *La société des identités*, Montréal, Éditions Athena, 2004.
5. Voir Yvan Lamonde, *Allégences et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota bene, 2001.
6. En ce qui concerne la notion d'ambivalence, plusieurs des auteurs utilisent le concept, mais leur position sur le sujet varie. Ceux qui l'utilisent le font toujours en relation avec la question nationale. L'ambivalence, l'ambiguïté, la neutralité ou la contradiction seront célébrés (Létourneau) ou condamnés (Bouchard), selon l'auteur. Ce qui ne signifie pas pour autant que ces derniers soient dupes ou complaisants face au phénomène de l'accommodation; par exemple, Beauchemin (*La société des identités*) ou encore Létourneau (*Passer à l'avenir*) sont tout de même assez critiques de cette désagrégation contemporaine du politique ou des récits. Pourtant, on peut penser qu'ils participent, sans le vouloir, à ce qu'ils dénoncent; ils parlent le même « langage » et se situent dans l'univers de pensée même qu'ils contestent (notamment dans le désir constant de *refonder*). On ne pourrait certainement pas en dire autant de Dumont.

7. Voir le texte de Gilles Gagné, « Discussion dans un café du vieux Québec. Autour des livres de J. Beauchemin, J.-Y. Thériault et J. Létourneau », *Argument*, vol. 8, n° 1, 2005. Il ne faudrait toutefois pas simplifier la pensée de Dumont qui était tout à fait conscient de la rupture effectuée par la Révolution tranquille. On aurait sans doute avantage à étudier cet aspect de l'œuvre dumontienne par le versant de la nostalgie tel que présenté par Warren, *Un supplément d'âme*.
8. La notion de référence, telle que Dumont l'avait élaborée dans l'ouvrage *L'institution de la théologie*, puis quelques années plus tard dans *Genèse de la société québécoise*, renvoie à un type de groupement humain qui se rassemble et se reconnaît non pas par des appartenances individuelles ou organisationnelles, mais plutôt par une symbolique commune et partagée, construite au gré de l'histoire. La référence, selon Dumont, se met en place lorsqu'une communauté se met à distance d'elle-même par la voie des idéologies, de l'historiographie et de la littérature.
9. Voir Dumont, *Le lieu de l'homme*, Montréal, HMH, 1968, et *Le sort de la culture*, Montréal, *L'Hexagone*, 1987; ainsi que Julien Massicotte, *Culture et herméneutique*.
10. J'emprunte ici le terme à Jean-Jacques Simard (*La réduction*, Québec, Septentrion, 2004). Ce que Simard entend par ce terme est la croyance que les sociétés agissent « comme une seule et même personne », alors qu'elles sont tiraillées par des conflits internes de groupements sociaux tels que les classes, les minorités nationales, les mouvements sociaux, etc.
11. Fernand Dumont, *L'avenir de la mémoire*, Québec, Nuit Blanche, 1995.
12. Andrée Fortin, « De l'intellectuel désincarné et d'un Québec évanescent. Intellectuels et revues au Québec, 1995-2004 », *Argument*, vol. 8, n° 1, 2005.
13. Voir Jean-Philippe Warren, *Un supplément d'âme*, et aussi, concernant les traditions critiques, Dumont, *La dialectique de l'objet économique*, Paris, Anthropos, 1970, conclusion.
14. *La vigile du Québec*, Montréal, HMH, 1971, et *Raisons communes* en sont de bons exemples.
15. Pour la foi, voir Julien Massicotte, *Culture et herméneutique*, chap. 5; pour l'urgence, voir Dumont, *Récit d'une émigration*, Montréal, Boréal, 1997, ainsi que *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, Montréal, HMH, 1964.
16. Je renvoie encore une fois à *La vigile du Québec* et *Raisons communes*.
17. L'expression est de Martin Pâquet, *Tracer les marges de la cité*, Montréal, Boréal, 2005.
18. « Service de la vérité, service des pauvres », *Maintenant*, 86, mai 1969.